

Ma vie

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Le Cabinet de curiosités
Le Travail du dessinateur

ALFRED KUBIN

Ma vie

Traduit de l'allemand
par CHRISTOPHE DAVID



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2015

TITRE ORIGINAL

Aus meinem Leben

Aus meinem Leben a été publié pour la première fois en 1970, en annexe de l'essai de Wolfgang K. Müller-Thalheim, *Erotik und Dämonie im Werk Alfred Kubins. Eine Psychopathologische Studie* (Munich, Nymphenburger Verlagshandlung), puis repris en 1974 dans le volume auquel il a donné son titre *Aus meinem Leben*, chez le même éditeur.

© Eberhard Spangenberg, Munich.

© Éditions Allia, Paris, 2000, 2015, pour la traduction française.

JE suis né le 10 avril 1877 à Leitmeritz, une petite ville du nord de la Bohême. Ma mémoire est absolument muette sur les deux premières années de mon enfance. J'ai dû être un enfant braillard, du moins est-ce ce que mes parents m'ont souvent assuré par la suite. Si je me reporte loin en arrière, j'ai de vagues souvenirs qui remontent à peu près au milieu de ma troisième année. Il s'agit d'un jouet, de feuillages verts inondés de soleil ou du visage pâle et étroit de ma mère. C'est à Salzbourg que j'ai fait la connaissance de mon père, un ancien officier de chasseurs entré au service du gouvernement en qualité de géomètre après la campagne de 1866. Il avait dû quitter sa jeune famille pour deux ans afin d'accomplir son service militaire dans la lointaine Dalmatie. Un beau jour, il fit irruption dans la nouvelle demeure, où maman venait juste de s'installer confortablement avec moi. Il ne me plut d'abord pas, puis une casquette rouge de Dalmate nous réconcilia, ma jalousie ne tarda pas à se modérer et nous finîmes par conclure la paix – mais non sans certaines réserves.

À partir du moment où nous avons vécu à Salzbourg, mes souvenirs deviennent considérablement plus nombreux, sont plus cohérents et forment presque un tout. J'étais un enfant très sauvage et mon penchant à m'enfuir devant les voisins que je connaissais comme je le faisais devant les inconnus causait beaucoup de chagrin à ma mère – à moi aussi d'ailleurs, quand je faisais mon examen de conscience. Au début de ma cinquième année, mon père fut nommé à Zell am See. Ce petit village de haute montagne constitue à proprement parler le théâtre principal de mon enfance.

Si cette période n'a pas été toute belle pour moi, c'est l'école qui en est responsable. Rien n'était, rien n'est et ne reste plus odieux à mes yeux qu'une contrainte imposée de l'extérieur. Je voulais vivre au jour le jour, mener une existence insouciante et me heurtais continuellement aux résistances des adultes et à celles de mes camarades plus âgés. Étant le plus faible, je trouvais tout naturellement refuge dans la ruse et l'astuce pour pouvoir m'abandonner en paix à mes penchants.

Je donnais en toute tranquillité libre cours à mes instincts cruels refoulés : dissimulé dans quelque coin du jardin, à plat ventre sur le sol, je torturais de pauvres petits animaux qui

avaient eu l'infortune de traverser mon domaine. Il faut bien avouer qu'aussi abominable que cela puisse me paraître aujourd'hui et quelque regret que j'aie pu en concevoir par la suite, j'éprouvais pourtant un intense plaisir à ce jeu. Mais je perdis rapidement tout intérêt pour cet horrible passe-temps. Je ne me sentais parfaitement heureux, libre et sûr de moi que dans les jeux auxquels je me livrais seul ou avec des amis. D'ailleurs, les occasions ne manquaient pas ! C'est comme dans un long, très long rêve que je pense aujourd'hui à toutes les granges, aux écuries, aux ateliers, aux pavillons, aux moulins, à la rive sableuse du lac et tout spécialement à la forêt qui m'apparaissait comme une extraordinaire demeure confortablement tapissée de mousse.

Nous y construisions des cabanes alpestres ou nous y traquions le chef des brigands. Je sais aussi qu'en des endroits tenus secrets ont été enfouis des "trésors" que j'abandonne aujourd'hui sans regret à ceux qui les trouveront. Malheureusement, les beaux moments de jeu s'envolaient toujours trop vite alors que les cinq heures d'école quotidiennes semblaient durer plus longtemps que leur décompte effectif. Je dois aussi rappeler que maîtres et catéchistes gagnaient d'emblée ma confiance dès qu'ils se montraient sous leur

côté le plus "humain". J'éprouve encore maintenant une sensation puissante en me remémorant les impressions qui m'envahissaient lorsque, pendant la Semaine Sainte, le curé nous racontait les souffrances et la mort de Jésus-Christ.

Je me rappelle surtout de l'église, notre vieille église de Zell! Combien de fois ces voûtes sombres ont-elles reçu mes soupirs, mes bonnes résolutions et mes vœux, rejetant tantôt mes prières en un refus muet, donnant tantôt à mon imagination l'impression de les exaucer. Ce dernier sentiment à sans doute souvent conduit ma jeune âme à une élévation mystique et un recueillement sincère.

Malgré toute sa pompe, cette sombre et gothique maison de Dieu restait une grande bâtisse sévère et effrayante, mais nous aimions bien pourtant son agréable intimité, nous, les écoliers de ce minuscule village profondément catholique. Quelques-uns de mes camarades servaient à l'église; je tirais avec eux sur la corde de la grande cloche et j'actionnais le soufflet de l'orgue. J'étais un chantre zélé, mais je m'ennuyais aussi très souvent pendant les interminables cérémonies. Le souffle universel des mystères religieux me marqua pourtant si fortement que mes impressions de jeunesse se réveillent toujours lorsque je pénètre dans une

belle église où règne un parfum d'encens. Église et école bridait solidement la brute enfantine que j'étais. Je ne craignais pas les punitions de ma mère. À cette époque elle souffrait déjà d'une maladie de poitrine ; elle était très nerveuse et, des heures durant, s'occupait de musique, probablement en souvenir des succès qu'elle avait remportés autrefois en tant que pianiste. Les sévères corrections que mon père m'administrait se faisaient plus rares du fait qu'il s'absentait très souvent pour faire des relevés topographiques. Notre foyer gagnait alors globalement en tranquillité.

Entre-temps, j'avais eu deux sœurs qui me préparaient bien des contrariétés du fait qu'on me les citait continuellement en exemple.

Ainsi les belles heures de l'enfance devenaient plus rares. Ma conscience était presque en permanence chargée de péchés même s'il ne s'agissait que de vétilles : un vêtement déchiré ou sali dans le feu de l'action ou encore une expédition manquée dans les vergers de gens que je ne connaissais pas. C'est aux livres de contes que je dois mes plus grandes joies de cette époque. Je m'intéressais aussi beaucoup aux sciences naturelles et occupais mes loisirs à capturer oiseaux et poissons.

Puis vint le temps où je couvris d'innombrables feuilles de papier de crayonnages et

de coloriations. J'ai toujours eu un penchant pour l'outrance et le fantastique : j'ai toujours préféré la vache à quatre cornes à celle qui n'en a que deux. Cette dernière, je pouvais en voir des exemplaires à tous les coins de rue de Zell am See. C'est essentiellement ce penchant qui s'exprimait dans mes dessins d'enfant. Ils fourmillaient d'enchanteurs, d'un fatras de bêtes étranges et effrayantes, ils montraient des paysages en proie aux flammes – bref, ils contenaient en germe tout le futur Kubin.

J'avais dix ans quand la mort délivra ma mère de la phtisie. C'est le premier être humain que j'ai vu mourir. J'étais à son chevet lorsqu'elle reçut l'extrême-onction puis elle prit congé de mon père et de moi. Cette agonie m'impressionna beaucoup et se grava profondément dans mon esprit. Mais le désespoir infini de mon père m'effraya et m'alarma plus encore. Il tira du lit la longue dépouille de sa femme amaigrie par la maladie et, la prenant dans ses bras, il se mit à pleurer et à parcourir la maison en tous sens comme s'il demandait du secours. En ce temps-là, mon père était encore un modèle de force et de beauté masculines et, quoique notre train de vie fût modeste, presque pauvre, je l'ai tenu pendant toute mon



enfance pour un homme riche et assurément aussi pour l'homme le plus intelligent du monde. Comme il était d'habitude d'une cordialité réservée et s'exprimait avec douceur, cette explosion de douleur qui lui fit perdre toute contenance et contrastait si brutalement avec son caractère me fit peur. Pour ma part, je n'avais jamais pensé à la mort de maman. En fait, bien que la sachant malade, je croyais qu'elle resterait toujours avec nous. Je n'eus pas particulièrement conscience de la perte que je venais de subir et ne comprenais pas pourquoi tant de gens me prenaient en pitié.

Après une année de deuil, mon père se remaria et ce fut avec la sœur de ma mère. Dans cette esquisse biographique, je peux ne pas trop m'attarder sur cette période de ma vie qui va jusqu'à mon entrée au collège de Salzbourg. Il me faut juste effleurer ici un point très important ; j'avais tout juste onze ans et demi, lorsqu'une femme mûre m'entraîna dans des jeux sexuels, ce qui provoqua en moi une immense agitation et projeta sur cette période de ma vie une ombre qui s'étendit jusqu'au début de ma vie d'adulte.

Un beau jour de septembre, je fus donc envoyé à Salzbourg pour y fréquenter le collège classique. La première année, tout se passa

remarquablement bien grâce à mon excellente mémoire mais, dès la deuxième, je m'effondrai complètement. Les mathématiques et le latin m'étaient tout particulièrement odieux – je préférais jouer aux Indiens ou à Robinson –, mais je montrais de grandes aptitudes pour l'histoire, la religion et toutes les branches des sciences naturelles.

Salzbourg est une vieille ville merveilleuse et les monuments qui témoignent de son grand passé appartiennent au fonds permanent de mes rêves. Quand, au bout d'un an à peine, ma belle-mère mourut en couches et qu'aussitôt après, renvoyé du collège, bien qu'encore en âge scolaire, je rentrai une fois de plus pitoyable à la maison, je traversais alors pour la première fois de ma vie une période infernale. Lui-même profondément malheureux et déchiré, mon père avait perdu toute confiance en moi. Il ne voulait plus me voir et, du coup, il me fallait vivre dans une complète solitude ; il ne voulait plus que je l'aide à capturer des oiseaux ou à soigner ses fleurs auxquelles il tenait tant ; il ne voulait plus que je vienne l'écouter lorsqu'il racontait des histoires à mes sœurs avec son si merveilleux pouvoir de suggestion. Malheur à moi s'il m'entendait rire joyeusement ! Gifles et coups de bâton étaient à chaque fois ma